

Discours prononcé au nom des nouvelles académiciennes et des nouveaux académiciens

Académie Royale de Belgique

Bruxelles, le 15 juin 2013

Claire Lobet-Maris

Monsieur le Président, Monsieur le Secrétaire Perpétuel, Mesdames, Messieurs,

Grâce ou à cause de Monsieur le Secrétaire perpétuel, je vais faire quelque chose qu'aucun sociologue au monde n'oserait faire : exprimer l'avis de personnes que je n'ai pas consultées. Je vais donc me faire ici la simple interprète de toutes celles et de tous ceux qui partagent aujourd'hui avec moi l'honneur de vous rejoindre. Et j'espère pouvoir exprimer ici leurs justes sentiments...

En 1927, prononçant son discours de réception à l'Académie Française, Paul Valéry commençait ainsi :

" Les premiers mots qu'on vous adresse sont toujours d'une vérité particulière. En ce point singulier d'une existence où l'on paraît un instant devant votre Compagnie avant que de s'y confondre, toutes nos raisons d'être modestes, qui sont assez souvent paresseuses et profondément retirées, se font vives et puissantes. Notre poids nous semble léger. Nos ouvrages nous sont une poignée de cendres..."

Ensuite, comme le voulait, comme, à Paris, le veut toujours la tradition, Paul Valéry s'engageait dans un éloge courtois des talents de feu son prédécesseur. Cela se passait en 1927 et, soit dit en passant, l'éloge s'étirait sur septante-cinq pages. Je vous rassure, je serai plus brève, bien plus brève. Mais ces quelques mots, ces justes mots témoignent bien de la confusion des sentiments qui nous étreint tous aujourd'hui entre modestie et fierté, entre légèreté de ce que nous sommes et poids de la responsabilité qui nous attend, entre joie de vous rejoindre et émotion que nous procure votre confiance.

Nous sommes là devant vous mais derrière nous il y a des familles, des maris, des épouses, des compagnons et des compagnes, des parents, des enfants, des frères et des sœurs, des

collègues, des amis ... tant de gens plus discrets, plus modestes mais sans lesquels chacun d'entre nous serait bien peu de chose. Dans un registre très peu académique, Marilyn Monroe avait coutume de dire qu'une étoile ne brille jamais seule; et c'est vrai. Je ne souhaite guère l'immortalité pour les académiciens que nous sommes devenus aujourd'hui. Car la mort qui s'inscrit dans notre avenir éveille en nous le doute et l'humilité ; je crois par contre que chacun d'entre nous a son firmament de belles étoiles qui lui a permis de briller.

Mais peut-être, l'évocation de cette immortalité est-elle un appel à la lenteur et à la profondeur, à la légèreté de l'esprit loin des contingences matérielles et de l'accélération de nos vies de simples mortels. Alors, soudain l'immortalité se fait belle, comme une invitation à retrouver le sens de notre devoir d'intellectuel, un sens qui parfois se perd dans les méandres agités de nos vies universitaires ou publiques. Et ce devoir est celui d'œuvrer toujours et malgré la complexité à « la vie bonne » et de travailler sans relâche à l'humanité de chaque vie. Un très vieux sociologue pour lequel j'ai une tendre affection, Zygmunt Bauman, nous rappelle que la valeur véritable, celle qui devrait être recherchée et pratiquée dans chacun des pas scientifiques que nous entamons est la bonté et non le bien. *"Le bien, nous dit-il, évoque l'assurance et la suffisance; la bonté, plutôt le doute et l'incertitude. Lorsque les gens disent qu'ils savent ce qu'est le bien, vous pouvez être sûr qu'ils vont se battre au lieu de se parler..."*

Permettez-moi aussi de faire entrer un instant dans cette si belle Académie la voix de Françoise Collin, grande philosophe belge et romancière de talent qui nous a quittés l'an passé. Je partage avec elle notre ville natale, Braine-Le-Comte, son attachement à la pensée de Hannah Arendt mais aussi son féminisme, non pas un féminisme guerrier – rassurez-vous - mais tout simplement cette ferme volonté de bâtir sans relâche un monde commun dans la pluralité des regards et des sensibilités.

Dans un article paru en 1986, intitulé « Du public et du privé », Françoise Collin a cette formule qui ne me quitte plus : *"Dans le social, dans notre modernité, tout s'exhibe mais personne n'apparaît. Dans le social, tout se dit mais personne ne parle"*. Voilà qui résume fort bien les espérances d'altérité et de pluralité que chacun d'entre nous, j'en suis sûre, a au

fond du cœur en vous rejoignant dans cette belle académie, un lieu où chacun apparaît et tous se parlent.

Nous sommes fiers et heureux d'être ici parmi vous. Et notre propos sera de collaborer de tout notre cœur aux travaux que vous voudrez bien nous confier.

Laissez-moi terminer par une note plus personnelle. Il y a quelque jour, ma toute petite fille Clara m'a dit : "*Serre-moi très fort dans tes bras car je suis triste de bonheur ...*" Elle disait du haut de ses 3 ans toute la beauté du sentiment que tous mes collègues nouvellement nommés à l'Académie et moi-même éprouvons aujourd'hui.

Alors merci et serrons-nous très fort ...